

S. Thérèse de Jésus, *Vie écrite par elle-même*, chapitre 8, trad. Grégoire de Saint-Joseph.

Elle traite du grand bonheur qu'elle eut de ne pas abandonner entièrement l'oraison, et par suite de ne point perdre son âme. Elle montre quel remède excellent est l'oraison pour réparer le temps perdu. Elle exhorte toutes les âmes à s'y adonner. Elle en expose tant d'avantages que, viendrait-on à l'abandonner, ce serait encore un bien considérable d'avoir profité pendant quelques temps d'une source de grâces si abondante.

Ce n'est pas sans motif que je me suis appesantie sur cette époque de ma vie. La vue de tant d'infidélités, je le comprends, n'aura rien d'attrayant pour personne. Mais je voudrais que tous ceux qui liront cet écrit aient en horreur une âme qui a été aussi obstinée et aussi ingrate vis-à-vis de Celui dont elle avait reçu tant de faveurs. Je voudrais, en outre, être autorisée à raconter toutes les fautes que j'ai commises à cette époque contre Dieu, pour ne pas m'être appuyée sur la forte colonne de l'oraison.

Je passai près de vingt ans sur cette mer orageuse, en tombant, en me relevant, mais mal, puisque je retombais encore. Ma vie était si imparfaite que je ne me gardais presque pas des péchés véniels. Quant aux péchés mortels, je les craignais sans doute, mais je n'avais pas pour eux assez d'horreur, puisque je ne m'éloignais pas des dangers. Je puis bien le dire ; c'est là, à mon avis, une existence des plus pénibles que l'on puisse imaginer. Je ne goûtais pas les joies de Dieu, et je ne trouvais pas de contentement dans le monde. Lorsque je me trouvais au milieu des contentements du monde, je m'en attristais au souvenir de mes obligations envers Dieu. Lorsque je me trouvais avec Dieu, les affections mondaines me troublaient. C'est là une lutte tellement pénible, que je ne sais comment j'ai pu la supporter un seul mois, à plus forte raison durant tant d'années. Malgré tout, je vois clairement de quelle miséricorde le Seigneur a usé envers moi, puisqu'il me laissait, malgré mes relations avec le monde, l'audace de faire oraison. Je dis l'audace. Je ne sais pas, en effet, s'il y a ici-bas une plus grande audace que celle de trahir son roi, quand on est persuadé qu'il ne l'ignore pas, et qu'on demeure constamment en sa présence. Sans doute, nous sommes tous sous le regard de Dieu : mais, à mon avis, les âmes qui s'occupent d'oraison y sont d'une manière spéciale, parce qu'elles voient qu'il les considère ; les autres, au contraire, peuvent durant plusieurs jours ne pas se rappeler que Dieu les voit.

Il est certain toutefois que, durant tout ce temps, il y eut beaucoup de mois, et quelquefois même, si je ne me trompe, une année entière, où je me tenais à l'abri de l'offense de Dieu. Je m'adonnais beaucoup à l'oraison, et je prenais certaines précautions et des moyens sérieux pour ne point commettre de fautes. Je signale ce fait en ce moment, car tout ce que je dis doit être l'expression de la plus exacte vérité. Néanmoins il me reste un bien faible souvenir de ces heureux jours qui durent être moins nombreux que les autres, tandis que le souvenir des mauvais est profondément gravé en moi. En réalité, peu de jours se sont passés sans que j'aie consacré beaucoup de temps à l'oraison, à moins que je ne fusse très souffrante et très occupée. C'est quand j'étais malade que je me trouvais le mieux avec Dieu. J'engageais les personnes qui m'entouraient à faire de même ; je suppliais le Seigneur de leur accorder cette grâce ; je leur parlais souvent de Dieu. Ainsi donc, sauf l'année dont j'ai parlé, depuis vingt-huit ans que j'ai commencé à faire oraison, j'en ai passé plus de dix-huit dans ce combat et cette lutte avec Dieu et avec le monde. Durant les autres années dont il me reste à parler, si la cause de la guerre fut différente, le combat lui-même ne fut pas petit. Mais j'étais dès lors, ce me semble, appliquée au service de Dieu, et je comprenais la vanité du monde. Aussi tout m'était une suavité, comme je le dirai dans la suite.

Si je me suis tant appesantie sur ces détails, c'est, je le répète, pour bien faire ressortir et la miséricorde de Dieu et mon ingratitude. C'est aussi pour faire comprendre l'immense faveur que Dieu accorde à une âme, quand il l'incline à s'adonner généreusement à l'oraison, bien qu'elle n'y apporte pas toutes les dispositions nécessaires. C'est en outre pour montrer que, si elle persévère, malgré les fautes, les tentations et les chutes de toutes sortes où le démon voudrait la faire tomber, le Seigneur, j'en ai l'assurance, la conduira enfin au port du salut, comme, d'après ce qui me semble maintenant, Sa Majesté m'y a conduite moi-même. Qu'il lui plaise que je ne m'expose plus à ma perte !

Beaucoup de saints et d'hommes de vertu ont écrit sur les avantages qu'on retire de l'oraison, je veux dire l'oraison mentale. Que Dieu en soit glorifié ! Mais quand ils ne l'auraient pas fait, je ne serais pas, malgré mon peu d'humilité, assez téméraire pour oser en parler. Je puis dire toutefois ce que l'expérience m'a appris. Malgré les fautes où tombent celui qui débute dans la voie de l'oraison, il ne doit jamais l'abandonner. L'oraison est le moyen qui lui servira à se relever. Sans elle, ce serait beaucoup plus difficile. Mais qu'il ne se laisse pas séduire comme moi par le démon, et qu'il se garde bien d'abandonner cet exercice sous prétexte d'humilité. Il doit croire que le Seigneur ne

peut manquer à sa parole. Si notre repentir est sincère, et si nous prenons la résolution généreuse de ne plus pécher, il nous rend son amitié première ; il nous accorde les mêmes faveurs que précédemment, et parfois de beaucoup plus grandes, si le repentir de notre cœur le mérite.

Quant à celui qui n'aurait pas encore commencé à faire oraison, je le supplie pour l'amour de Dieu de ne pas se priver d'un si grand bien. Ici, il n'y a rien à craindre, mais tout à espérer. Si, je suppose, on n'avance pas et si l'on ne s'efforce pas d'être assez parfait pour mériter les joies et les délices que le Seigneur réserve à ses vrais amis, on arrivera néanmoins à connaître peu à peu la voie du ciel. Si l'on persévère, j'ai confiance en la miséricorde de Dieu. Personne ne l'a pris en vain pour ami. Or, l'oraison mentale n'est, à mon avis, qu'un commerce intime d'amitié où l'on s'entretient souvent seul à seul avec ce Dieu dont on se sait aimé. Mais vous ne l'aimez pas encore, dites-vous. Car pour que l'amour soit vrai et l'amitié durable, il faut la parité des conditions. Or Notre-Seigneur, nous le savons, ne peut avoir de défauts ; notre nature, au contraire, est vicieuse, sensuelle et ingrate. Vous ne pouvez donc arriver à lui porter assez d'amour, à cause de l'infériorité de votre état. Mais la vue des grands biens qu'il y a pour vous à posséder son amitié et de l'amour immense qu'il vous porte, vous amènera à triompher de la peine où vous êtes de rester longtemps avec Celui qui est si différent de vous.

O bonté infinie de mon Dieu ! C'est bien de la sorte, ce me semble, que je vous vois et que je me vois. O délice des Anges, je voudrais à cette vue me consumer tout entière d'amour pour vous. Oh ! qu'il est bien vrai que vous supportez la présence de celui qui se fatigue en votre compagnie ! quel ami généreux vous êtes pour lui, ô mon Dieu ! que de faveurs vous lui prodiguez ! quelle patience à le supporter ! vous attendez qu'il se conforme à votre condition, pendant que vous poussez la condescendance jusqu'à supporter la sienne. Vous lui tenez compte, ô mon Dieu, de quelques instants qu'il consacre à vous aimer ; et, à la première lueur de son repentir, vous oubliez ses offenses envers vous. Voilà ce que j'ai vu clairement par moi-même. Aussi, je ne comprends pas, ô mon Créateur, pourquoi tout le monde ne chercherait pas à se rapprocher de vous par une amitié si intime. Les méchants qui ne sont point de votre condition, vous les rendriez bons. Ils n'ont qu'à supporter que vous soyez près d'eux, seulement deux heures par jour, alors même que leur esprit serait, comme jadis le mien, emporté loin de vous et agité de mille soucis et de milles pensées frivoles. En récompense des efforts qu'on fait pour rester en si bonne compagnie, vous tenez compte de ce que dans les débuts, et même parfois dans la suite, nous ne saurions faire davantage. Et alors vous, ô Seigneur, vous empêchez les démons de nous attaquer, vous diminuez chaque jour leur empire sur nous, et vous nous donnez la force d'en triompher. Non, vie de toutes les vies, vous ne donnez la mort à aucun de ceux qui se confient en vous et vous prennent pour ami. Mais vous donnez la vie à l'âme, et vous soutenez celle du corps en lui communiquant une nouvelle santé.

Je ne comprends pas les craintes de ceux qui n'osent s'adonner à l'oraison mentale ; je ne sais de quoi ils ont peur. Quant au démon, il sait bien ce qu'il fait lorsqu'il nous inspire ces frayeurs. Il nous cause un vrai préjudice quand il nous empêche de penser à nos péchés et à nos graves obligations envers Dieu, à l'existence d'un enfer et d'un ciel, aux tourments inouïs et aux angoisses que le Sauveur a endurés pour nous. Telle fut toute mon oraison au milieu des dangers dont j'ai parlé. Telles furent les vérités sur lesquelles je méditais quand je le pouvais. Mais très souvent pendant plusieurs années, j'étais beaucoup plus préoccupée du désir de voir s'achever l'heure d'oraison et d'entendre le coup de l'horloge, que d'autres pensées vraiment utiles. Souvent aussi il m'eût été moins dur de subir les pénitences les plus rigoureuses que de me recueillir pour faire oraison. Oui, je l'affirme, j'avais à soutenir un tourment inouï contre le démon ou ma mauvaise nature, qui voulaient m'empêcher à me rendre à l'oraison. Une telle tristesse s'emparait de moi, en entrant à l'oratoire, que pour me surmonter j'avais besoin de tout mon courage, qui, dit-on, n'est pas petit. On a vu, en effet, que Dieu me l'a donné bien supérieur à celui d'une femme, quoique j'en aie mal usé. Enfin, le Seigneur venait à mon secours. Après m'être ainsi surmontée, je goûtais plus de repos et de consolation que dans quelques autres circonstances où j'étais stimulée par le désir de prier.

Eh bien, si le Seigneur a supporté durant tant d'années une créature aussi vile que moi et s'il est évident que l'oraison a été le remède à tous mes maux, quel est celui, tout méchant qu'il soit, qui craindrait de s'adonner à cet exercice ? Quelque profonde que soit sa misère, il n'y persistera jamais autant d'années que moi, après avoir reçu de si grandes faveurs. Qui donc perdrait confiance, quand le Seigneur m'a tant supportée, uniquement parce que je recherchais et me procurais un peu de solitude et de temps pour qu'il fût avec moi ? Encore était-ce très souvent contre mon attrait par suite des efforts que je faisais ou que le Seigneur plutôt faisait lui-même pour m'y contraindre.

Or, si l'oraison procure tant de bien et est même très nécessaire à ceux qui ne le servent pas, mais l'offensent au contraire, si personne ne peut en réalité y trouver le moindre inconvénient tandis qu'il y en aurait un très grand à ne point s'y livrer, pourquoi donc ceux qui servent Dieu et veulent l'honorer laisseraient-ils cet exercice ? En vérité, je ne saurais le comprendre, à moins qu'ils ne veuillent augmenter la peine que procurent les travaux de la vie et fermer à Dieu la porte afin de l'empêcher de leur donner sa consolation. Oui, je les plains, car ils servent Dieu à leurs dépens. Si, au contraire, ils s'adonnent à l'oraison, c'est le Seigneur lui-même qui fait tous les frais. En échange d'un peu de peine, il leur donne des consolations qui les aident à supporter les épreuves.

Comme je traiterais longuement ailleurs des consolations que le Seigneur réserve à ceux qui persévèrent dans l'oraison, je n'en parlerai pas ici. Je dirai seulement que ces faveurs insignes dont le Seigneur m'a comblée, ne viennent que par l'oraison. Cette porte une fois fermée, je ne sais pas comment il nous les accorderait ; car s'il veut venir prendre ses délices dans une âme et la combler de ses consolations, il n'y a qu'un moyen : il faut que l'âme soit seule, pure et désireuse de le recevoir. Si nous mettons une foule d'obstacles à sa venue, et si nous négligeons absolument de les faire disparaître, comment viendra-t-il à nous ? Comment voulons-nous alors qu'il nous fasse de grands dons ?

Je voudrais montrer sa miséricorde et l'immense avantage qu'il y eut pour moi à ne point abandonner l'oraison ni la lecture ; car il est très important qu'on le comprenne. Je dirai donc quelle batterie le démon dresse contre une âme pour la gagner, ainsi que les artifices et la miséricorde dont le Seigneur use pour la rappeler à lui. Ceux qui me liront, se tiendront en garde contre les dangers dont je n'ai pas su me préserver. Avant tout, ce que je demande, au nom de Notre-Seigneur, et au nom de cet amour immense qui le porte avec tant de sollicitude à nous ramener à lui, c'est que l'on s'éloigne des dangers. Dès qu'on s'y trouve, il n'y a plus de sécurité ; nous avons alors une foule d'ennemis pour nous combattre, et nous sommes très faibles pour nous défendre.

Je voudrais pouvoir retracer l'état de captivité où se trouvait mon âme à cette époque. Je voyais bien qu'elle était captive, mais je ne parvenais pas à comprendre en quoi elle l'était. Je ne pouvais, non plus, croire entièrement que des choses qui ne m'étaient pas complètement défendues par mes confesseurs, fussent aussi graves que me le reprochait ma conscience. L'un d'eux que j'allai consulter sur mon scrupule me répondit que, quelle que fût la sublimité de la contemplation où j'étais élevée, je ne pouvais souffrir aucun dommage de toutes ces occasions dangereuses et de ces entretiens avec le monde. C'était dans les derniers temps où, par la grâce de Dieu, je m'éloignais davantage des grands dangers, sans pourtant en quitter entièrement l'occasion. Mes confesseurs considéraient mes bons désirs et le temps que je consacrais à l'oraison. Il leur semblait que je faisais beaucoup. Mais mon âme comprenait qu'elle ne répondait pas aux obligations que lui imposaient tant de bienfaits reçus. Je le plains aujourd'hui de tout ce qu'elle a souffert, du peu de secours qu'elle trouvait de toutes parts, excepté du côté de Dieu, et de la grande latitude qu'on lui donnait pour des passe-temps et les joies du monde en lui disant que c'était permis.

Un tourment pour moi qui n'était pas petit, c'étaient les sermons. J'aimais tellement à les entendre que si je voyais un prédicateur unir la flamme du zèle au talent, je lui portais une particulière estime. Je ne le recherchais point, il est vrai, et je ne sais qui la mettait en moi. Les personnes qui avaient entendu le prédicateur avaient beau dire qu'il ne prêchait pas bien, le sermon ne me paraissait presque jamais si défectueux que je ne l'écoutasse volontiers. Lorsqu'il était bon, j'en éprouvais une joie spéciale. D'ailleurs je ne me lassais pour ainsi dire jamais de parler de Dieu ou d'en entendre parler, depuis le jour où je me suis adonnée à l'oraison. D'un côté, les sermons étaient une joie pour moi : de l'autre, ils étaient aussi un tourment. J'y reconnaissais, en effet, que je n'étais pas sous beaucoup de rapports ce que je devais être. Je suppliais le Seigneur de me venir en aide, mais d'après ce qui me semble maintenant, j'avais le tort de ne pas mettre ma confiance en Sa Majesté et de ne pas me défier absolument de moi-même. Je cherchais un remède à mon tourment. Je faisais des diligences actives pour le trouver, mais je ne comprenais pas, sans doute, que tous nos efforts servent de peu, tant que nous ne bannissons pas toute confiance en nous-mêmes pour nous reposer entièrement en Dieu. Je désirais vivre, car je voyais bien que ce n'était pas vivre que de lutter sans cesse contre une sorte de mort. Je n'avais personne pour me donner la vie, et je ne pouvais me la procurer moi-même. Celui qui le pouvait, avait bien raison de ne pas venir à mon secours ; tant de fois il m'avait ramenée à Lui, et je l'avais toujours abandonné !